

Le cow-boy renégat

Alexandre Huot

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

oo

Le cow boy renégat

Jean-Baptiste Verchères adressa l'enveloppe :

Il lécha la colle.

Cacheta la lettre.

Puis, comme il se levait, le cavalier du poney-express entra au poste de police.

Le poney-express légendaire !

Groupe de héros qui étaient à la fois postillons, messagers, transporteurs d'or, d'argent et de billets de la banque du Manitoba à ses succursales éparpillées sur les territoires…

Missions presque toujours dangereuses.

Périlleuses.

Souvent mortelles.

L'héroïque cavalier solitaire du poney-express était la cible des sauvages en galvaude…

Des voleurs de grands chemins.

Des cowboys-renégats.

Et des autres outlaws qui infestaient l'Ouest canadien.

J. B. regarda le cavalier du P. E.

— Tiens, tu tombes bien, Arthur, dit-il.

Arthur était vêtu d'un casque de bête puante, d'un gilet de chevreuil, de culottes de buffalo et de bottes bâtardes.

Sa jeune figure était bonne et douce.

Mais il y avait dans ses yeux des lueurs d'acier.

Lueurs dangereuses pour ses ennemis.

Il dit :

— Je tombe bien ? Que voulez-vous dire ?

— J'ai une lettre de prime importance à faire délivrer le plus vite possible au chef de la royale montée.

— À Bytown ?

— Oui.

Arthur tendit la main :

— Bien, monsieur Verchères, soyez sûr que votre missive sera à bord de la diligence Winnipeg-Toronto-Bytown lors de son prochain départ.

Il questionna :

— Comment vont les choses ici ?

— Mal.

Baptiste expliqua :

— Tu connais Israël et Dizzy Bartlett ?

— Les frères ranchers… ?

Arthur commenta :

— Je ne donnerais pas le bon Dieu sans confession à ces deux gas-là.

— Ni moi non plus.

J. B. reprit :

— Tu connais de même le voisin des Bartlett, Roger Godin ?

— Oui, Roger, c'est du vrai bon monde ça…

— C'ÉTAIT du monde…

— Vous voulez dire que…

— Roger est mort assassiné par Sam Lortie…

— Le cowboy contremaître du ranch Bartlett ?

— Oui.

— Mais qu'est-ce qui vous fait dire que Lortie est l'assassin ?

— Il s'est enfui et est disparu mystérieusement.

Arthur demanda :

— Et la fille du mort… ?

— La jolie Louisette ?

— Oui.

Elle est saine et sauve… Mais ce n'est pas tout.

— Non ? Quoi encore ?

— Après avoir assassiné Roger Godin, Sam Lortie mit le feu aux bâtiments. Tout a été détruit sauf une grange…

« C'est cette grange qu'habite actuellement Louisette… »

— Avez-vous fait enquête, chef ?

— Oui.

— Avec quel résultat ?

— Par un de ces phénomènes trop fréquents dans l'ouest, la petite rivière qui servait à désaltérer les bestiaux de Bartlett, s'assécha…

— Sans eau, bœufs, vaches et veaux mouraient dans une semaine ou deux.

— Oui.

— Alors… ?

Alors Israël Bartlett alla demander de l'eau à Godin. Mais charité bien ordonnée commence par…

Arthur interrompit :

— Roger avait lui-même à peine assez d'eau pour abreuver ses propres bêtes à cornes ; force fut donc pour lui de refuser la supplique…

— Et… ?

— Tu sais le reste ; le meurtre et l'incendie criminel.

J. B. soupira :

— Pauvre Louisette, elle a été forcée de vendre à vil prix son troupeau entier…

— Mais pourquoi ?

— Parce que les Bartlett s'étaient emparés de sa source d'eau vive.

Arthur protesta :

— Et vous n'êtes pas intervenu ?

— Non.

— Vous n'avez pas délogé les Bartlett pour tresspas ? (trépas) ?

— Non

— Pourquoi ?

— Parce que Louisette ayant refusé de signer la plainte contre les Bartlett, il m était impossible d'obtenir un mandat d'arrestation du juge de paix…

— Ainsi Louisette n'a pas voulu… ?

— Non.

— A-t-elle donné la raison de son étrange attitude.

— Non, elle a carrément refusé de desserrer les dents…

Arthur se gratta la tête, intrigué :

— Ouais…

— J'ai bien peur que du sang sorte de ce mystère…

— Mais à qui Louisette a-t-elle vendu ses bestiaux ?

— Aux 2 frères Bartlett.

— Hein ?

— Et au quart du prix du marché.

— Ça sent le meurtre à plein nez…

— Oui, « ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille… »

01

Quelques semaines s'écoulèrent.

Sans changement autre qu'une lourde tension qui n'annonçait rien de bien pour Squeletteville.

Puis un jour le cavalier Arthur du P. E. entra en piéton dans la bourgade et se laissa tomber, exténué de fatigue dans un fauteuil de Baptiste.

Celui-ci qui l'avait vu venir, demanda :

— Où est ton poney ?

— Une balle l'a abattu. Je fus jeté à bas de cheval, roulai dans la haute brousse. Je vis Sam Lortie s'approcher de ma bête, sortir

de la selle la boite de fer contenant l'argent destiné à la succursale locale de la banque du Manitoba ici…

— Et… ?

— Lortie s'enfuit avec le butin. Je vidai mes deux colts sur le fuyard ; mais ma chute de cheval m'avait étourdi, et mon tir était de ce fait désastreux… Pas un seul de mes coups de feu ne porta.

— Combien y avait-il d'argent dans la boite de fer ?

— $75, 522.10

— Tu es bien certain de l'identité du voleur ?

— Aussi certain que la terre est ronde comme l'a annoncé il y a quelques siècles Galilée, prouvant que le pape n'est pas infaillible en astronomie.

J. B. réfléchit.

Puis demanda :

— Tu as bien mallé ma lettre ?

— Oui ; il y a belle lurette que le chef de la royale montée l'a reçue… Mais, M. V. Verchères, qu'allez-vous faire ?

— Attendre.

— Attendre ? Attendre quoi ?

— La réponse à ma lettre…

Arthur s'écria :

— J'en donne ma langue aux chats…

— Hein ?

— Oui, je ne comprends plus rien. D'abord Louisette refuse de faire arrêter ceux qui sont responsables de la mort de son père ; puis pire encore, elle vend à vil prix tout son troupeau à ses ennemis irrévocables. Et, vous, J. B., si actif, si crâne, si vif à prendre une décision et à agir, vous vous envoyez en arrière de votre chaise, vous croisez les mains en arrière de la tête et dites avec le calme le plus louche : « J'attends. »

Le chef de police de Squeletteville sourit.

Mystérieusement.

Et dit :

— Tu es jeune, mon Arthur, tu finiras bien par savoir que tout vient à point à qui sait attendre…

02

Fred Mallette, jeune cowboy extraordinaire, freina sa monture dans la plaine et attendit son vieux compagnon, Elphège Couturier, que ses 60 ans bien sonnés n'empêchaient pas d'avoir bon pied.

Bon œil.

Bon poing.

Et tir excellent.

Tir bull's-eye.

Fred dit en soupirant :

— Arriverons-nous jamais à ce satané Squeletteville ?

Il regarda autour de lui.

Puis ses yeux se posèrent sur un petit point noir dans le lointain…

— Ce doit, dit le vieux Couturier, être la bourgade…

Elphège avait raison.

C'était bien Squeletteville.

Les 2 cowboys y entrèrent une trentaine de minutes plus tard, au trot de leur chevaux…

Assis dans le bureau du poste, Verchères et Arthur, entendant le trot des 2 bêtes se rendirent à une fenêtre.

En voyant Fred Mallette, Arthur s'écria :

— Mais c'est Sam Lortie. Vite, chef, allons l'arrêter…

— Non.

J. B. ajouta :

— Tu ne connais pas certains détails de cette affaire. Lortie peut bien être un outlaw, un renégat, mais il est aussi le meilleur tireur au pistolet et à la carabine que j'aie connu. L'arrêter ou du moins tenter de l'arrêter comme tu me le proposes signifierait la mort certaine…

Arthur regarda le chef.

Curieusement.

Bizarrement.

J. B. dit :

— Tu me soupçonne, Arthur ; ce n'est pas juste de ta part. Tu ne connais pas tous les éléments du problème…

— Mais dites-moi…

— Tout ce que je te dirai, c'est ceci : Il y a dans cette affaire un secret grave, si grave même que je ne puis te le révéler.

— Et c'est ce secret qui vous pousse à attendre, attendre, et à ne pas saisir l'occasion par les cheveux…

Baptiste sourit :

— C'est que l'occasion est chauve.

Pendant ce temps les chevaux de Fred et d'Elphège avaient continué leur course à travers l'unique rue de la bourgade.

— Whoa.

— Whoa.

Les 2 cowboys sautèrent de monture et attachèrent les bêtes à l'un des poteaux placés là dans ce but.

Puis ils entrèrent, dans la saloune Rabinovitch.

Àcette heure, il n'y avait que quelques clients dans l'établissement.

Dès qu'ils virent entrer Fred Mallette, un silence gêné, lourd, plana dans l'établissement.

Les deux mains appuyées sur les colts à sa ceinture de cuir jaune, Fred s'avança, suivi de Couturier, vers le bar derrière lequel se tenait un Rabinovitch qui était très pâle…

D'une voix froide, glaciale, Mallette demanda :

— Mon crédit est-il bon ici ?

Rabino répondit avec un empressement sérieux :

— Le crédit de Sam Lortie est toujours bon…

Elphège dit à son compagnon :

— Tu tolères cette insulte, Fred ?

Celui-ci affirma :

— Le nom n'est pas Lortie mais Mallette… Rabino ?

— Oui…

Le salounard ne répondit pas.

Il plaça une bouteille de fort, sur son comptoir.

Puis 2 verres.

Fred et Elphège burent 3 ou 4 rasades.

Puis Couturier murmura d'une voix dangereusement douce :

— Je ne tolérerai point cette insulte à mon copain…

Rabino alluma un cigare.

— Quelle insulte ? demanda Malette.

— Lortie est un renégat et un outlaw.

Fred hurla :

— Ah, c'est ainsi.

Àce moment Rabino se plaça sous le bon angle.

Le jeune cowboy sortit son arme.

Vite comme l'éclair.

Tira.

Et coupa le cigare en deux.

Alors il versa un plein verre à Couturier.

Puis but lui-même le résidu à même la bouteille

— À la revoyure, Rabino.

Le vieil Elphège plaça son mot :

— Si c'est pas dans ce monde-icitte ce sera dans l'autre.

Ils sortirent.

— J'ai faim, dit le jeune…

— Moi aussi, dit le vieux.

— Il doit y avoir une salle à manger par ici.

Il y en avait eu une.

Mais elle avait passé au feu quelque temps auparavant.

— Allons chez le marchand général…

— C'est correct. Nous allons laisser nos chevaux ici.

Comme ils se mettaient à marcher, les quelques personnes dehors s'empressèrent de traverser de l'autre côté de la rue…

Comme ils arrivaient au magasin, ils virent un cowboy couché sur le perron, bloquant la porte.

Il se leva.

S'étira.

Bâilla.

Et dit :

— Non.

— Non quoi ?

— Tu n'es pas Lortie.

— Qui prétend le contraire ?

Malette reprit :

— Tu sais ce que je ne suis pas ; et moi, je veux savoir qui tu es…

— Roderskine, Étienne, le compagnon de toujours de Sam Lortie.

Elphège ricana :

— Lortie le saint homme de voleur, de tueur et d'incendiaire…

Roderskine fit le geste de vouloir faire quitter à un de ses pistolets son étui de cuir à sa ceinture…

Geste puéril.

En effet Fred venait de lui saisir la main.

Il la tordit.

La mit sur son épaule.

Et catapulta Roderskine dans le milieu de la rue poussiéreuse.

Puis il vida la ceinture du forban de ses armes et de ses munitions…

— Ça m'a ouvert l'appétit davantage dit Fred.

Et moi donc !

Ils entrèrent dans le magasin.

En voyant Fred, le marchand pâlit…

Vous êtes ici chez-vous, s'empressa-t-il de dire, le magasin vous appartient.

— Nous avons faim…

— Eh bien, choisissez vous-mêmes.

Ils mangèrent du pain, du beurre.

Du jambon.

Des échalottes.

Des cornichons.

Et terminèrent avec des bâtons de crème roses.

Soudain ils entendirent le bruit de la porte qui s'ouvrait en grinçant.

Fred fit demi-tour.

Ses 2 colts apparurent dans ses mains.

Ni J. B. ni Arthur, dans l'entrebâillement de la porte n'avaient eu le temps de dégainer.

— Pas un mouvement ou je tire, ordonna Malette.

Il ajouta :

— Elphège…

— OUI, boss…

— Prends les clefs des deux portes d'avant et d'arrière du magasin. Le marchand va te les remettre. Et embarre les 3 gas ici.

Ce qui fut dit fut fait.

Trois ou 4 minutes plus tard, alors que les 3 prisonniers temporaires n'avaient pas encore eu le temps d'ouvrir une des portes, Fred et Couturier montaient sur leurs chevaux et s'enfuyaient au grand galop.

Au même moment, Arthur disait à J. B. :

— Il y a des haches à vendre dans ce magasin ; pourquoi n'avez-vous pas défoncé la porte avec l'une d'elles ?

— Pourquoi pas toi-même, mon jeune ?

— Parce que vous m'avez défendu de faire quoique ce soit sans avoir au préalable obtenu votre autorisation.

— Tiens, tiens, c'est pourtant vrai…

— Je vous soupçonne de collusion avec les 2 bandits…

Verchères sourit :

— Tu peux soupçonner tant que tu voudras, Arthur, mais ton petit jeu ne me fera pas te dévoiler mon secret.

03

Fred et le vieux Couturier galopaient dans la plaine.

— Où allons-nous ?

Malette répondit :

— Espèce de curieux, va…

— Écoute, mon jeune, je sais que tu me caches quelque chose… Pourquoi ?

— Parce que, le père, mes inquiétudes sont à moi tout seul. À votre âge, voyez-vous…

Piqué, Elphège s'écria :

— Qu'est-ce que mon âge a à voir dans ça ?

Fred dit :

— À votre âge l'inquiétude fait viser mal et manquer son homme.

— Tu peux toujours me dire où nous allons.

— Pour ça oui.

— Chez Louisette.

— À sa grange ?

— Oui.

— Tu sais le chemin ?

— Oui.

— Comment ?

— Parce que je suis déjà venu par ici.

— Ouais…

Couturier cracha sa chique :

— Et pourquoi es-tu venu la première fois ? fit-il, en mordant à une briquette de tabac macdonald-le-tabac-avec-un-cœur.

— Pour voir Sam Lortier sans qu'il me voie, lui…

— Du diable si je comprend un traître mot…

Fred s'impatienta :

— Comment aurais-je pu me grimer et me faire une binette à la Lortie sans connaître le visage de cet outlaw ?

— Tu connais Louisette ?

— Oui.

Il ajouta :

— Mais elle ne me connaît pas.

— Hein ? Comment ça ?

— Mais, vieil idiot, parce que je l'ai épiée à son insu…

— Pourquoi

— Ça c'est mon secret.

De dégoût, Couturier cracha de nouveau sa chique :

— Tu vas me coûter cher en macdonald, toi, avec tes secrets. Je t'avise par les présentes que c'est toi qui payes ma prochaine torquette…

Ils approchaient des décombres calcinés et de la grange.

D'un commun accord ils mirent les chevaux au petit pas…

Descendirent.

Et entrèrent silencieusement dans la grange.

Ils regardèrent autour d'eux.

Il n'y avait que du foin.

Et du foin.

Partout.

Puis soudain…

Il se fit dans le foin un mouvement étrange.

Mallette s'approcha.

Et vit Louisette qui dormait.

Ses traits détendus par le sommeil avaient quelque chose de charmant, éthéré, pur comme un ave ou un chant de Noël.

Fred décida de l'éveiller afin de constater sa première réaction à la vue de son visage grimé, altéré par 3 boulettes de cire.

Il prit un brin de foin et lui chatouilla le bout du nez.

Elle s'agita.

Chassa de la main la mouche imaginaire.

Par 3 fois le jeune homme répéta le même manège.

Àla quatrième, Louisette saisit le brin de foin.

Ouvrit les yeux.

Leva la tête.

Vit Mallette.

S'assit d'un coup sec.

Et demanda anxieusement :

— Qu'y a-t-il, Sam ?

Alors elle posa ses yeux longuement sur Fred.

De terreur.

D'épouvante.

Sa bouche s'ouvrit, grande, prête à lancer le cri hystérique…

Au moment où elle allait crier, Louisette réussit à se reconquérir.

Elle murmura à voix basse.

— Vous n'êtes pas Sam Lortie…

— Mais non.

— Qui êtes vous ?

— Un ami.

Un silence.

Un silence long.

— Très long.

Puis soudain les yeux de Louisette se remplirent d'une espèce de message mystérieux, imprécis.

Leurs 2 regards se joignirent.

Tout à coup elle cria :

— À terre vite !

Il obéit instantanément

Comme son corps atteignait le foin, une balle siffla au dessus de lui.

Il roula.

Roula.

Hors d'atteinte.

Alors il entendit le bruit de pas qui fuyaient.

Un silence.

Encore !

Puis un cheval s'éloigna au galop.

Louisette dit à voix haute :

— Vous pouvez vous montrer, il est parti.

Ce fut le vieil Elphège qui parla :

— Qui IL ? Est-ce un autre secret et dois je de nouveau cracher ma chique ?

Fred sourit :

— Le coup de feu ne te l'a pas fait avaler par hasard ?

Le gorgoton de Couturier s'agita :

— Ça parle au diable, je l'ai avalée, c'est bien trop vrai !

Mallette répéta :

— Qui IL ?

Louisette fit :

— Mais Sam Lortie…

— Comment ? Êtes vous associée avec l'assassin de votre père ?

Les yeux de Louisette se remplirent de larmes :

— Je suis forcée, dit-elle.

— Forcée ?

— Oui, j'ai un petit frère de 12 ans qui est au pensionnat des sœurs grises à St-Boniface.

— Et… ?

— Et Lortie va le tuer si je ne fais pas à ses 36 volontés.

— Ah, le misérable…

Couturier fit des efforts.

Et restitua sa chique.

Fred cracha son mépris :

— Un assassin, passe encore ; mais un maître-chanteur, c'est pire qu'une sale bête puante…

— Si je vous promets que votre petit frère sera bien gardé jour et nuit au pensionnat…

— Gardé… ?

— Oui, et protégé constamment par deux policiers, vous sentirez-vous libérée entièrement de ce chantage ?

— OH OUI !

Primesautière Louisette sauta au cou de son nouveau bienfaiteur et lui appliqua deux becs.

Un sur chaque joue.

Se tournant vers son vieux copain, Fred dit :

— Elphège ?

— Oui, boss ?

— Pars immédiatement pour St-Boniface et vois à ce que le petit gas soit toujours sous bonne garde.

— Correct, patron.

— Et reviens au plus vite ; car j'ai besoin de toi.

— Correct, correct…

— Tiens, voici deux écus pour te payer des torquettes…

— Merci bien…

04

Deux heures plus tard…

Toujours dans la grange… Une douce intimité commence à lier Louisette et Fred.

Elle lui a raconté la mort de sa mère.

Sa douleur.

Sa tristesse.

Puis l'oubli.

L'oubli graduel…

Le bonheur avec son père qui, petit à petit, se transformait moins en père et davantage en camarade…

Puis ce fut le désastre irrémédiable.

Les Bartlett…

Roger Godin assassiné.

Par Sam Lortie…

Malette demanda :

— Mais pourquoi avez-vous vendu votre troupeau aux frères Bartlett, et cela à vil prix ?

— Toujours pour la même raison.

— Quoi ?

— Eh oui, Lortie me menaçait de tuer mon petit frère si je ne m'exécutais point.

Mallette prêta l'oreille.

Un galop.

Lointain.

Qui se rapprochait.

Se précisait.

Devenait distinct.

Fort.

Puissant.

Louisette dit :

— Cachez-vous, Fred…

Il était temps.

Un cowboy inconnu entrait dans la grange.

— Mademoiselle, dit-il, voulez-vous remettre ce message à Sam Lortie ?

Elle ne lui dit pas que Lortie s'était enfui.

Non.

— Je ferai cela, promit-elle simplement…

Quand l'inconnu eut pris congé, elle lut à Mallette le message suivant :

— Ouais, fit Mallette.

— Quoi ?

Fred dit :

— Je crois que je vais y aller…

— … aller ?

— Oui, à ce rendez-vous de la mort, je veux dire de minuit…

Louisette protesta :

— Mais c'est un piège, un traquenard…

— Non, ou du moins pas tant que Roderskine n'aura pas deviné que je suis le faux Lortie…

— Il le devinera tout de suite…

— Peut-être, mais à ce moment-là, je serai prêt…

— Prêt ?

— Oui, prêt à repousser victorieusement son attaque.

Il prit brusquement Louisette dans ses bras.

L'embrassa sur la bouche.

Et dit :

— Vous savez ce que ça signifie ?

Silence…

— Ça signifie que dès cette minute vous êtes ma promise.

— Oh…

Mallette sortit de la grange.

D'un bond il fut à cheval.

Louisette, de la porte de la grange, le laissa s'éloigner, comme pétrifiée.

Puis sa figure manifesta de la surprise.

Étonnement qui se transforma en bonheur.

En bonheur radieux :

— Il m'aime, murmura-t-elle.

IL L'AIMAIT !

05

Comme Fred passait devant le poste de police de Squeletteville, il remarqua qu'il y avait de la lumière…

Alors il imita un court hennissement de cheval.

Puis un second moins court.

Et enfin un 3, très long…

Quelques instants plus tard, il entrait dans la saloune rabino.

— Conduisez-moi à Roderskine, ordonna-t-il au propriétaire de céans.

Silencieusement les deux hommes suivirent un corridor obscur en arrière du bar.

Rabinovitch indiqua une porte vitrée.

Et dit :

— Roderskine vous attend là.

Fred frappa.

— Entrez.

Il obtempéra.

— Tiens, tiens, fit le bandit, encore le faux Lortie.

Roderskine pointa son pistolet dans la direction de Mallette :

— Tu vas me dire qui tu es et ce que tu viens faire ici.

— Volontiers, je suis Fred Mallette, cowboy summa cum laude, et je suis venu ici pour célébrer ma lune de miel avec ma future femme Louisette Godin…

— Pas de farces, hein, ou bien tu vas faire le grand voyage sacrement vite.

Mallette se mit à rire.

— Gare à toi, on ne se moque pas impunément d'Étienne Roderskine…

— Non, hein ? Eh bien, retourne-toi et regarde dans la porte vitrée, qui te tient en joue immédiate actuellement ?

— Non.

Le chenapan poussa un gros rire vulgaire :

— Non, dit-il on ne me prend pas avec ce truc aussi vieux que le premier cowboy de la création. Il n'y a personne derrière cette vitre. Si je regardais, tu t'empresserais de sortir ton colt et de m'abattre

Mais Roderskine se trompait.

Il y avait quelqu'un derrière la porte vitrée.

Baptiste Verchères.

Dans un mouvement d'une vitesse fulgurante, Fred se jeta à plat ventre à terre.

J. B. tira.

Àson endroit favori.

Entre les deux yeux du bandit.

Il tomba lourdement.

Se transformant en cours de route vers le plancher, d'homme vivant à cadavre.

Verchères dit :

— Pousse-toi, Mallette…

— Correct.

Fred ajouta :

— Rendez-vous à 9 heures ce matin chez…

06

Il était 9 heures tapant quand Mallette arriva au ranch des frères Israël et Dizzy Bartlett…

Il entra sans cérémonie dans la maison.

Ce fut Dizzy qui le vit le premier.

Il était à manger dans la cuisine.

Il cria :

— Eh, Israël, viens ici. Nous avons de la visite.

— Qui ?

— Sam Lortie ?

Fred pensa avec satisfaction :

— Mon déguisement tient bon.

Il gagnait la première manche.

Dizzy lui dit

— Que veux-tu encore, Sam ?

Israël demanda, lui :

— Pourquoi es-tu ici malgré notre défense formelle ?

— Parce que je suis traqué par la police, et que j'ai besoin de votre aide et de votre protection…

— Nous t'avons déjà donné tout cela.

Fred ricana :

— Je tue Godin pour vous ; j'incendie son domaine pour vous, je terrorise la fille de Godin, toujours pour vous ; et qu'est-ce que je reçois en récompense ? le lot d'un renégat, d'un traqué, d'un out-law… Vous avez toutes les fleurs et moi toutes les briques. Eh bien, je vous en avertis ; les choses ne se passeront point comme ça, non, non, certain !

Dizzy dit, piqué :

— Tu oublies quelque chose, Sam.

— Quoi ?

— Tu oublies que si nous n'avions pas collaboré à ton hold-up du poney-express, tu aurais royalement manqué ton coup.

Israël amplifia :

— C'est nous qui t'avons tracé la route, qui t'avons choisi le lieu idéal, où t'embusquer…

Dizzy ricana :

— Et c'est toi qui as mal fait la djobbe en laissant vivre Arthur qui devient de jour en jour un témoin de plus en plus alarmant.

— HAUT LES MAINS !

Les 2 Bartlett se retournèrent, mus par la surprise.

La stupeur.

Baptiste Verchères était devant eux.

Ses colts aux poings.

Il dit :

— Au nom de la loi, Israël et Dizzy Bartlett, je vous arrête.

— Pourquoi ?

— Pour avoir eu complicité avant le fait dans l'assassinat de Roger Godin, dans le hold-up du poney-express, dans l'incendie du ranch Godin et enfin pour avoir fait chanter Louisette, la fille de la victime…

— Vous n'avez pas de preuves.

— Non, hem ? Eh bien, je n'ai pas perdu un seul mot de votre conversation avec le faux Lortie. Cette preuve est suffisante pour vous faire pendre une bonne douzaine de fois chacun.

J. B. dit :

— Fred… ?

— Oui, chef…

— Désarme les deux bandits et, tiens, prends cette paire de menottes et emmenotte-les l'un à l'autre…

Quand ce fut fait, J. B. ordonna :

— Venez les forbans.

Israël protesta :

— Pas à pied jusqu'au village ?

— Oui, à pied jusqu'au village, vous l'avez dit !

Avant de partir, Baptiste dit amicalement et avec un sourire :

— Quand tu auras besoin de moi tu n'auras qu'à hennir. Un petit coup, un moyen et un gros.

07

Quand Louisette vit Fred entrer dans la grange, elle lui dit vivement

— Cachez-vous là, mon chéri.

Elle lui indiquait le foin.

— Mais…

— Pas de mais, mon amour. Couvrez-vous de foin pour ne pas être vu.

— Pourq… ?

— Chut, et surtout ayez confiance.

Elle précisa :

— Confiance en moi.

Il obéit.

Sans maugréer.

Louisette sortit.

Et cacha le cheval de Mallette.

Il était temps.

Des sabots de cheval retentissaient dans le lointain.

Lortie avait envoyé un éclaireur indien avertir la jeune fille de sa venue prochaine.

Pourquoi venait-il ?

Parce qu'il croyait encore à son emprise de chantage sur elle.

Sans aucun doute.

Elle rentra dans la grange.

Et attendit Lortie.

Celui-ci parut bientôt :

— Tu as reçu mon message du pied-noir ?

— Oui.

— J'ai un petit voyage à te faire faire…

— Un voyage de quelle nature ?

— Tu connais la cabane au squelette située au bout de ton ranch ?

— Mais oui.

— Eh bien, tu vas aller là.

— Pourquoi ?

Lortie se planta solidement devant Louisette.

Et menaça :

— Si tu refuses, ton jeune frère meurt en dedans des prochaines 72 heures…

— Tu sais bien que j'accepte, salaud ; tu me tiens à la gorge. Tu en étais donc rendu à la cabane.

— Oui, eh bien, tu entres, regardes à ta gauche, tu verras une des planches dont le malajustement est presque invisible ; tu l'enlèveras, prendras la boite de fer qui y est tu me l'apporteras…

— OH !

— Oui, tu as compris, c'est la boite du poney-express.

— Mais pourquoi ne vas-tu pas toi-même la chercher ?

— Parce que la royale police montée, appelée par Arthur, garde tous les sentiers dans ce bout-là.

— Bien, j'irai.

Il remonta à cheval.

Et détala.

Louisette appela :

— Fred…

— Oui…

— Vous pouvez vous montrer.

Malette s'écria :

— C'est pas trop tôt.

Il se leva, ressemblant à une botte de foin ambulante.

Se débarrassa de son fourrage en disant :

— Je me compterai un homme chanceux si je n'attrape pas la fièvre des foins.

Alors, sans préambule, il la prit dans ses bras et murmura :

— S'il y a un cowboy en amour, c'est bien moi.

— La cowgirl l'est autant que toi, mon chéri.

— Ne nous chicanons pas à analyser la profondeur de notre sentiment.

— En effet nous aurons bien le temps après notre mariage.

Ils sourirent.

Fred dit :

— Vous m'aimez et vous ne connaissez pas encore mon vrai visage.

— En effet.

— Eh bien, je crois que le temps est venu de me démasquer.

Il prit de l'eau dans une tonne.

S'arma d'une barre de savon.

D'une serviette.

Se lava la figure.

S'enleva une boulette de cire du nez.

Deux autres de la bouche.

S'inclina comiquement devant Louisette.

Et demanda :

— Suis-je à votre goût, mademoiselle ?

— Oh, oui.

— Plus à votre goût que Lortie ?

— Ce n'est pas à demander…

S'inclinant de nouveau, il fit :

— Mademoiselle Godin, j'ai l'honneur, le plaisir et la fierté de vous présenter Fred Mallette…

— Je n'aime guère ce nom de Mallette, moi.

— Pourquoi ?

— À cause du « LETTE »

— Ah…

— Oui, mon chou, mon cœur se refuse à vous appelez Mallette, et il tient à vous baptiser MABEAU.

Ils éclatèrent de rire.

08

Il était 8 heures du soir.

Le soleil venait de se coucher à l'horizon.

C'était le crépuscule.

Ou la brunante, comme on dit au pays de Québec.

Ou encore, comme on disait autrefois chez les cowboys canadiens-français, l'heure entre poivre et sel…

Baptiste Verchères était à écrire à son pupitre.

Il se frotta les yeux.

Et marmonna :

— On n'y voit plus goutte…

Alors il se leva et alluma les 2 lampes à l'huile de charbon.

Comme il se rasseyait, Baptiste vit Arthur, du poney-express, entrer avec un inconnu.

Il dit, railleur :

— Tu as mal aux doigts, Arthur ?

— Mais non.

Alors pourquoi ne t'en sers-tu pas ?

— Mais…

— Mais…

— Oui, pourquoi ne t'en sers-tu pas pour frapper aux portes avant d'entrer ?

— Ah, c'est ça… ?

— Oui.

L'inconnu parla pour la première fois.

Il dit :

— Trêve de plaisanteries…

J. B. sortit une vieille et grosse farce barbue :

— Je n'ai pas le déshonneur de vous connaître.

Arthur présenta :

— Pomerleau, Tancrède Pomerleau…

Délibérément insultant, J. B. fit rêveur :

— Drôle de nom, POM-GORLOT… Et monsieur pomme alias gorlot, que faites-vous avant d'aller téter les pissenlits par la racine ?

Arthur dit :

— M. Pomerleau est détective.

Le détective ajouta :

— Privé.

— Pauvre homme, il est privé, il a faim. Arthur, va donc lui chercher un verre d'eau et une galette de sarrazin…

Le flic s'impatienta.

Il exprima son mécontentement :

— Je représente les intérêts de l'organisation des poneys-express, dit-il, et dans l'affaire du vol des soixante et quinze mille dollars, je ne vous cache que je trouve votre conduite louche, chef.

— Mais comment donc ?

— D'abord Lortie s'est promené librement dans la bourgade. Vous ne vous êtes même point donné la peine de l'arrêter…

— C'est tout ?

— Oh non.

— Envoyez à votre force…

— À 2 ou 3 reprises, vous avez laissé Lortie s'échapper…

— Autre chose ?

— Oui.

— Quoi ?

— Vous avez tué Roderskine et une autre fois laissé filer votre protégé Lortie…

J. B. demanda, finaud :

— Vous me blâmez d'avoir abattu Roderskine qui était le complice de l'incendiaire assassin ?

— Oui.

Arthur dit :

— Nous savons pourquoi vous avez tué ce gas.

— Tiens, tiens…

— Oui, Rabinovitch nous a dit que Roderskine était sur le point de trahir Lortie et que c'est pour cette raison que vous l'avez assassiné.

Pomerleau accusa directement :

— Verchères, vous êtes le complice de Lortie.

Baptiste regarda ses deux interlocuteurs à tour de rôle.

Et dit :

— POM-GORLOT, tu es un idiot.

Il ajouta :

— Et toi, Arthur, je te couronne roi de l'imbécilité perpétuelle.

Àce moment un petit hennissement court se fit entendre du dehors.

Suivi d'un second moins court.

Et d'un 3 plus long.

— Excusez-moi, mes amis soupçonneux, dit Baptiste, sarcastique, mais croyez-le ou non, je m'en vais interviouver un cheval.

— Non, dit Arthur.

— Non, répéta Pomerleau.

J. B. demanda :

— Non quoi ?

— Vous ne sortirez pas seul.

Déjà J. B. avait ses colts aux mains :

— Au nom de la loi, dit-il, je vous arrête, pour menaces et entraves contre un agent de la paix. Laissez tomber vos armes sur le plancher.

Elles tombèrent.

Le chef lança des menottes à Pomerleau

— Emmenottez-vous tous deux.

Quand ce fut fait Verchères les conduisit en cellule.

Referma la porte.

Et les embarra.

Pomerleau cracha :

— Ça ne finira pas là. Je suis un dick…

— Privé, oui, je sais, privé de toute autorité officielle.

J. B. sortit du poste de police…

09

Baptiste vit immédiatement Fred.

— Ainsi tu t'es dépouillé de ton déguisement ?

— Oui. Ai-je bien fait ?

— Certainement ; il y aurait eu collusion entre nous à ce sujet, que ce n'aurait pu être mieux.

— Comment ça ?

— On me soupçonne en hauts lieux d'être l'allié de Lortie. Il était plus que temps que tu mettes bas le masque.

— Savez vous la grande nouvelle ?

— Non, quoi ?

Mallette lui raconta tout.

La visite de Lortie à Louisette.

La cabane au squelette.

La cache secrète.

J. B. dit :

Tu vas aller chercher Louisette immédiatement.

— Pour l'amener ici ?

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons. D'abord parce qu'elle n'est pas en sûreté seule dans la grange avec ce lourd secret en sa possession.

— Et puis, parce que j'en aurai besoin demain matin au procès des deux frères Israël et Dizzy Bartlett.

Le lendemain matin.

Devant le tribunal de cowboys.

Tribunal improvisé.

Le juge de paix préside.

Les 6 jurés viennent d'être choisis.

Les accusés sont debout, chacun d'eux emmenotté avec un constable local.

Le juge qui n'est nul autre que le marchand général dit à Baptiste :

— Allez-y chef, faites votre preuve.

J. B. cria :

— Fred Mallette…

Fred s'avança.

On l'assermenta.

Puis J. B. lui dit :

— Raconte.

Fred raconta le piège tendu.

Les aveux de Bartlett.

Ils avaient soudoyé Lortie qui avait, pour le plus grand bénéfice des deux frères assassiné Roger Godin et incendié son ranch.

Ils avaient de même trempé dans le hold-up du poney-express.

Le témoin suivant fût Louisette.

Elle relata le chantage dont elle avait été victime.

Les menaces de mort contre son petit frère.

La vente de tout son bétail.

Presque pour rien.

J. B. dit alors :

— C'est ma preuve.

Elle était amplement suffisante.

Le jury trouva les 2 Bartlett coupables.

Le juge les condamna à être pendus.

J. B. suggéra :

— Il y a un arbre idéal pour la pendaison juste en face de la saloune Rabinovitch.

Quelques minutes plus tard les 2 cadavres se dandinaient au vent, cependant que Rabinovitch contemplait le macabre spectacle d'un air effaré.

10

J. B. ouvrit la lourde porte de la cellule.

Ses 2 prisonniers dormaient.

Au dehors se tenait le possé composé d'une vingtaine de rancheurs et de cowboys.

La lutte finale allait commencer.

Verchères secoua Arthur et Pomerleau.

Ils ouvrirent les yeux.

— Vous avez assez souffert, dit le chef moqueusement.

— Nous sommes libres ?

— Oui

Pomerleau menaça :

— Vous allez me payer ça, couillon.

— Oui, oui, en monnaie de singe… Mais venez-vous, oui ou non ?

— Aller où ?

— Capturer Sam Lortie, puisque l'heure est venue.

— Ce n'est pas trop tôt.

Verchères, ignorant la craque, insista :

— Vite le possé s'impatiente.

Quelques minutes plus tard les quelque 25 cavaliers quittaient Squeletteville pour s'engager dans la plaine.

Louisette était encadrée de Fred Mallette et de J. B. V....

Celui-ci dit au cowboy :

— Tu diriges l'expédition présente ?

— Oui.

— Que prévois-tu ?

— Ceci : Quand il s'est aperçu que Louisette n'était pas au rendez-vous...

Actuellement, risquant le tout pour le tout, il est certainement embusqué près de la cabane au squelette.

Verchères approuva le raisonnement :

— Tu n'as probablement point tort, mon jeune... Il va tirer, le salaud... Il ne faut pas qu'il atteigne quelqu'un du possé...

Il demanda :

— Que ferais-tu, toi, Fred ?

— Il n'est nullement besoin du possé près de nous. Son rôle devrait être d'encercler le bandit dès qu'il aura été repéré.

— Bien.

Verchères donna aux ranchers et cowboys l'ordre de tirer de l'arrière.

Le groupe d'avant se composait de :

Louisette,

Fred,

Baptiste.

Pomerleau.

Et Arthur.

Ils avançaient lentement.

Prudemment.

Louisette les guidait.

Leur faisant suivre un chemin ondulatoire comme les pas d'un ivrogne.

Àla fin elle dit :

— Voyez-vous ce point noir là-bas ?

— Oui.

— Oui.

Oui…

— Qu'est-ce ? demanda Pomerleau.

— C'est la cabane au squelette.

— LA CABANE ?

— Mais oui.

Éberlué J. B. vit le détective privé s'éloigner au grand galop, en direction de la cabane en question.

— L'imbécile !

Fred approuva :

— En effet il est bête comme ses pieds, le gas !

Un coup de feu retentit.

C'était justement ce qu'attendait Baptiste.

Il ne regarda pas tomber Pomerleau.

Non.

Il scruta l'horizon.

Vit le léger volute de la fumée de la carabine s'élever au dessus d'un chapeau 10-gallons.

Alors il prit sa carabine.

Mira.

Tira.

Et dit :

— J'ai visé 5 pouces en dessous du chapeau. Lortie a reçu la balle quelque part dans la figure…

Arthur dit :

— Je le croirai quand je verrai.

Il vit.

Et il crut.

Comme St-Thomas.

Le renégat avait le nez fracassé, et était le futur habitant en permanence du cimetière.

11

Quelques minutes plus tard.

Dans la cabane.

Sont là :

Mallette,

Verchères,

Arthur.

Quant à Louisette, elle se penche vers Pomerleau blessé à l'épaule (blessure légère) et elle achève de le panser.

— Louisette…

— Oui, Fred ?

— Le temps est venu…

La jeune fille comprit.

Elle se dirigea vers la planche mal ajustée.

N'eut aucune peine à l'enlever.

Plongea une main dans la cachette.

En sortit la boite de fer qui contenait les $75,552.10.

La présenta à Arthur.

Et demanda :

— Qui a la clef pour ouvrir cette boite ?

— Moi, dit Pomerleau.

Il tendit la clef à Arthur.

Qui ouvrit.

Et vérifia.

Le compte y était.

Jusqu'au dernier 10c.

Àce moment deux cowboys du possé entrèrent, portant le cadavre de Lortie.

L'un du duo, lettré, murmura :

« Sic transit gloria mundi… »

Pomerleau demanda :

— Faites-moi voir le visage du mort…

St-Thomas jusqu'au bout, il regarda longuement…

Puis finit par dire :

— C'est bien Lortie.

Le cowboy lettré y alla d'un autre citation latine :

« Veni, vidi, vici… »

Le détective privé dit :

— Voulez-vous venir ici, Verchères…

Il fit ça.

— Je vous demande pardon, J. B.

— Pardon ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour avoir douté de vous.

Baptiste toussota.

Se nettoya la gorge.

Cracha.

Et dit :

— Ouais, hum, pouah, parlons donc d'autres choses, voulez-vous ?

12

Quelques heures plus tard.

Dans le bureau de J. B.

Il y a là outre Baptiste :

Fred.

Pomerleau.

Et Arthur.

Verchères dit à ce dernier :

— Tu veux savoir quel rôle Mallette a joué au juste en cette affaire ?

— Oui, évidemment.

— Te rappelles-tu que je t'ai donné une lettre avec comme destinataire le grand manitou de la royale police montée des T. N. O. ?

— Eh bien, je vais te lire cette lettre ; ou du moins une copie de la mystérieuse missive…

Il lut :

Au chef de la R.P.M. ;

Bytown, dominion du

CANADA :

MONSIEUR :

Ça va mal à Squeletteville.
Très ainsi.
J'ai besoin de 2 de vos as.
Mallette.
Et Couturier.
Il s'agit d'une cause de toute première importance.
Contre le renégat Lortie.
Que Mallette vienne d'abord ici en catimini.

Qu'il étudié ce Lortie.
Dans le but de le personnifier.
Puis qu'il revienne avec le vieil Elphège…
Déguisé.
Grimé.
Fardé.
Le mieux possible.
Afin de passer pour le vrai Lortie.
Bien à vous,

JEAN BAPTISTE VERCHÈRES,
CHEF DE POLICE DE SQUELETTEVILLE, MAN.

J. B. demande :

— Comprends-tu maintenant, Arthur ?

— Oui.

— Et toi, Pom-Gorlot ?

Le flic avoua :

— IDEM !

On frappa à la porte.

— Entrez.

Louisette parut.

13

Quelques minutes plus tard.

Toujours dans le bureau du chef.

On frappe de nouveau à la porte.

Elle s'ouvre.

Fred voit son side-kick, Couturier.

Et s'écrie :

— Je t'avais complètement oublié, mon pauvre Elphège.

Àce moment Louisette vit l'enfant derrière le vieux cowboy :

— MON PETIT FRÈRE ! s'écria-t-elle. Oh, viens dans mes bras, mon chou.

Ils se serrèrent longtemps.

Puis Mallette dit :

— Elphège ?

— Quoi ?

— Pourquoi as-tu amené cet enfant ici ?

— Mais pour servir de père…

— … de père ?

— Oui.

— À qui ?

— Mais à ta blonde.

Louisette fit :

— OH !!!

Et elle rougit jusqu'aux oreilles.

Couturier taquina :

— N'êtes-vous plus en amour ?

Cette question reçut une réponse silencieuse.

Les 2 amoureux s'embrassèrent.

Elphège cria :

— YYYIIIPPPEEE !

Il reprit :

— C'est moi qui fixe la date du mariage.

— Hein ?

— Oui, le mariage sera célébré à 8 heures tapant demain matin.

— Célébré, mais par qui ?

— Par un prêtre, cette affaire…

Quel prêtre ?

— Un oblat, un O.M.I.

— Mais qui ?

— Oh, inutile de le nommer, vous le connaissez tous.

14

Le lendemain matin…

8 heures moins quelques minutes…

Les ranchers…

Les cowboys.

Les héros de cette histoire qui se termine…

Tout le monde est là.

Ycompris le juge-marchand général qui a offert sa maison privée pour la cérémonie religieuse.

Fred est sérieux.

Grave…

Louisette est, elle, énervée…

Rougissante.

Ravissante.

Aguichante.

Soudain on voit dans la plaine une ombre noire.

L'ombre se précise.

Devient un homme.

Devient un prêtre.

Devient…

Devient… ?

Le missionnaire le plus célèbre de tout l'Ouest canadien.

Également estimé et respecté des sauvages comme des blancs.

Le Père Lacombe qui faisait dans l'ouest ce que devait faire plus tard le gigantesque curé Labelle dans les pays d'en haut…

Le cœur d'or.

L'âme généreuse.

Le Père qui comprenait la rudesse et la loi sommaire de ce pays fruste et à peine civilisé.

— Whoa, dit-il à sa monture.

— Alors…

Oh, alors ce furent des acclamations délirantes et justifiées pour celui qu'on appelait le papa de l'Ouest.

15

Dans la maison du marchand…

La messe basse vient de se terminer.

Le Père Lacombe se retourne et regarde en souriant les deux amoureux agenouillés l'un près de l'autre.

Il prononce les paroles sacramentelles qui font de deux chairs une seule chair.

Louisette et Fred répondent à la question millénaire du prêtre :

— Oui.

— Oui.

Il les regarde et dit :

— « Ite et multiplicamini » ; allez et multipliez-vous comme les étoiles du ciel…

Le Père Lacombe termine :

— Que l'Ouest ait des milliers de berceaux canadiens-français…

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_cow-boy_ren%C3%A9gat. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.